per
sée

Romantisme

Sur le positivisme politique et religieux au Brésil

Paul Arbousse-Bastide

Citer ce document / Cite this document :

Arbousse-Bastide Paul. Sur le positivisme politique et religieux au Brésil. In: Romantisme, 1979, n°23. Aspects d'une modernité. pp. 79-97;

doi : https://doi.org/10.3406/roman.1979.5253

https://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_1979_num_9_23_5253

Fichier pdf généré le 01/04/2018

BY: $ = creative commons

Paul ARBOUSSE BASTIDE

Sur le positivisme politique et religieux au Brésil

Persée creative commons

Quand les idées vivent que deviennent-elles ? Que figurent-elles et que défigurent-elles ? Où étaient-elles avant de s'incarner ? Quelles routes suivent-elles et en quelle compagnie ? A les suivre à la piste qu'y gagne-t-on ? La giberne du chasseur de quoi grossit-elle ? Quand les idées se mettent à vivre qu'advient-il d'elles et des hommes qui les vivent ? La vigilance à l'idée, à ses aventures et à ses mésaventures est le plus sûr antidote de la sclérose des systèmes et de la clôture des écoles.

Premiers cheminements

Depuis plus de 90 ans, la devise « ordre et progrès » dont le cachet avait été institué par Auguste Comte le 18 janvier 1848 figure sur le drapeau national brésilien. L'explication de ce fait, au niveau événementiel est simple. En 1891, le gouvernement provisoire de la jeune République des Etats-Unis du Brésil a adopté, sous l'influence du général positiviste Benjamin Constant Botelho de Magalhães, le drapeau national conçu par les animateurs de l'Apostolat positiviste du Brésil et dessiné sur leur inspiration directe.

L'inscription de la devise positiviste sur l'emblème national brésilien n'aurait pas été possible sans une préparation idéologique s'échelonnant sur trois phases : 1) Pénétration sporadique des conceptions et idées positivistes au Brésil (1844-1875) ;2) Propagande systématique et action de l'Apostolat positiviste au Brésil (1876-1891) ; 3) Imprégnation et expansion diffuse du positivisme au Brésil (1891-1930...).

Les indices de la pénétration du positivisme au Brésil se situent au niveau des classes moyennes montantes qui, au milieu du XIX[e] siècle, manifestaient leur volonté de promotion par l'acquisition des connaissances nécessaires à une consécration socio-professionnelle en rapport avec l'évolution du milieu. La culture scientifique pouvait alors assurer une possibilité d'ascension en un moment où l'efficacité sociale de la formation juridique était sur son déclin.

Le premier travail universitaire qui se réfère à Comte est d'ordre biologique. En 1844, la thèse d'habilitation à une chaire à la Faculté

de médecine de Bahia, de Justiniano da Silva Gomes, intitulée *Plano e metodo de um curso de fisiologia,* faisait état des conceptions d'A. Comte.

En 1985, Francisco Antonio Brandão publiait à Bruxelles un petit livre sur *A Escravadura no Brasil* (*L'Esclavage au Brésil*). Il y abordait pour la première fois dans une perspective positiviste un problème social spécifiquement brésilien. F.A. Brandão mérite une mention spéciale pour sa participation à un groupe de jeunes Brésiliens qui contribuèrent à faire connaître Comte au Brésil bien avant que le mouvement positiviste ait pu bénéficier d'un propagande systématique. Aux environs de 1860, une jeune Française, née à Metz en 1837, Marie de Ribbentrop, était préceptrice dans une famille brésilienne résidant à Bruxelles. Elle était la fille du baron Adolphe de Ribbentrop, disciple direct d'A. Comte. Elle avait elle-même rencontré A. Comte à l'occasion du « Cours sur l'histoire générale de l'humanité » au Palais Cardinal à Paris. L'éducation de Marie de Ribbentrop avait été dirigée par son père. L'élève dont elle avait la charge était la cousine d'un jeune Brésilien, étudiant en médecine à Bruxelles depuis 1857, Luis Pereira Barreto alors âgé de vingt ans. A sa demande, Marie de Ribbentrop accepta de l'initier aux grands thèmes du positivisme. Deux de ses amis, également brésiliens et étudiants en médecine, F.A. Brandão et Joaquim Alberto Ribero de Mendonça, se joignirent au groupe. Vers la fin de 1865, les trois jeunes Brésiliens étaient de retour dans leur patrie. Luis Perreira Barreto s'établit à Jacarei, petite ville de la province de São Paulo. F.A. Brandão resta fidèle à sa province du Maranhão, tandis que Joaquim Alberto Ribeiro de Mendonça se fixait à Itaborai, dans la province de Rio de Janeiro. Les trois amis de Bruxelles n'ont jamais constitué un « groupe » doctrinaire. Néanmoins chacun des membres du groupe de Bruxelles prit une part active, mais indépendante, à la diffusion du positivisme au Brésil.

L'Ecole militaire de Rio : et la vocation positiviste de Benjamin Constant Botelho de Magalhaes

L'Ecole militaire de Rio, fondée en 1839 et réformée en 1842, a constitué un milieu particulièrement favorable à la pénétration du positivisme au Brésil. Ses élèves, assez peu soucieux de la carrière des armes, se proposaient d'acquérir une formation scientifique qui leur permît, après un bref séjour à l'armée, de s'établir ingénieur civil, d'obtenir un enseignement supérieur spécialisé ou d'entrer dans la vie politique.

Le jeune Benjamin Constant Botelho de Magalhães, lorsqu'il entra en 1852 à l'Ecole militaire ne différait guère à cet égard de la plupart de ses camarades. Promu lieutenant d'état-major, il fut nommé en 1862 professeur de mathématiques à l'Institut des enfants aveugles. Il épousa en 1863 la fille du directeur. Le Brésil était en guerre avec le Paraguay. Benjamin Constant dut rejoindre l'armée brésilienne en 1866. Affecté dans sa santé, il rentra au Brésil en 1867 et fut nommé à l'Observatoire de Rio où il resta jusqu'en 1871.

Quand Benjamin Constant entra à l'Ecole, en 1852, deux thèses

positivistes avaient déjà été soutenues. Dès 1854 il est chargé des fonctions d'assistant de mathématiques élémentaires. Ce n'est qu'à partir de 1857 que Benjamin Constant acquit une certaine connaissance du positivisme scientifique par l'étude du *Traité de géométrie analytique* de Comte et des premiers volumes du *Cours de philosophie positive.* Dix ans plus tard, en 1867, son adhésion au positivisme dépassait largement les conceptions mathématiques et scientifiques de Comte. Benjamin Constant était déjà sensible aux principes de la Religion de l'Humanité. Le 5 juin 1867, pendant la campagne du Paraguay, il écrivait à sa jeune femme, restée à Rio : « Tu es pour moi beaucoup plus que ce que Clotilde de Vaux était pour le savant et vénéré A. Comte. J'accepte, comme tu le sais, toutes ses doctrines, ses principes et ses croyances. La Religion de l'Humanité est ma religion, je l'accepte du fond du cœur [...]. C'est une religion nouvelle et cependant la plus rationnelle, la plus philosophique et la seule qu'impliquent naturellement les lois qui régissent la nature humaine. »

En 1869, Benjamin Constant succéda à son beau-père, décédé. Cette nomination venait de l'empereur. Benjamin Constant l'accepta sans enthousiasme. Il aurait préféré un poste dans l'enseignement. En 1870, il dut présenter un rapport de gestion. Pour la première fois au Brésil le positivisme était invoqué à propos de pédagogie. Le rapport de Benjamin Constant fut l'objet d'une interpellation à la Chambre. Le député Taques dénonça « la haute inconvenance » de tels propos positivistes dans un rapport de gestion.

En 1873, Benjamin Constant s'inscrivit au concours pour le poste de répétiteur à l'Ecole militaire. Dès son retour de la guerre du Paraguay, en 1868, il avait fondé avec quelques amis une « société d'études mutuelles du positivisme ». L'empereur se trouvait parmi le public au concours de l'Ecole militaire. La faveur des idées nouvelles se manifestait de plus en plus dans la génération montante.

Une nouvelle génération positiviste : Miguel Lemos et Raymondo Teixeira Mendes

Au premier plan de celle-ci se détachaient deux jeunes gens, Miguel Lemos et R. Teixeira Mendes, les futurs « deux apôtres » de l'Apostolat du positivisme au Brésil.

Miguel Lemos naquit en 1854 à Niteroi (Brésil). Son père, ancien lieutenant de la Marine, était secrétaire à la Légation du Brésil à Montevideo. En 1872, Miguel Lemos s'immatricula à l'Ecole Centrale de Rio où il devait connaître le positivisme. Lemos situe son adhésion au positivisme entre février et mars 1875. Le 25 novembre 1876, à la suite de la publication d'un article contre le directeur de l'Ecole, Miguel Lemos était exclu de l'établissement avec son ami R. Teixeira Mendes. Vers la fin de l'année tous deux partaient pour Paris. Raymondo Teixeira Mendes naquit à Caxias, dans la province du Maranhão en 1855. Son père était ingénieur, ancien élève de l'Ecole Centrale de Paris. En 1874, R. Teixeira Mendes s'immatricula à l'Ecole Centrale de Rio. Miguel Lemos étudiait alors la mécanique générale. Il prit connaissance du premier volume du *Cours de philosophie positive.*

Lemos, qui avait déjà une vue d'ensemble du *Cours,* compléta la formation de son ami. A partir de ce moment, R. Teixeira Mendes se proclama « positiviste ». Parti pour Paris avec Lemos à la fin de 1877, il revint seul au Brésil à la fin de 1878 pour passer ses examens. Ainsi, en 1875, voisinèrent à l'Ecole Polytechnique — nouvelle dénomination de l'Ecole Centrale — au niveau des maîtres et des élèves, deux générations ; la plus ancienne, celle de Benjamin Constant, avait connu le positivisme à l'occasion des études de mathématiques et avait été touchée par ses développements sociaux, moraux et, parfois, religieux. La seconde, celle qui eut vingt ans en 1875, portée par un républicanisme ardent, avait été sensible à un positivisme exclusivement scientifique, dégagé de ses excroissances politiques et religieuses. Par un curieux paradoxe, le *Système de politique positive* était mieux connu et apprécié par la première génération des « mathématiciens » que par la seconde génération, plus réaliste et décidée à ne pas s'égarer au-delà du *Traité de géométrie analytique* et des premiers volumes du *Cours.* Fermement partisan de Littré, M. Lemos s'inquiétait de l'influence que les « notables » du positivisme orthodoxe du style de Benjamin Constant pourraient avoir sur les jeunes. Avec R. Teixeira Mendes, mathématicien fervent, Lemos, dans une première phase de son évolution se fera le champion du littréisme dont la rupture avec Comte était connue.

Groupements, tendances et tensions

Le 1er avril 1876, O. Guimarães, professeur de mathématiques au Collège Pedro II et ardent positiviste de sympathie orthodoxe, prit l'initiative de fonder une nouvelle association positiviste où les représentants des groupes, littréiste et orthodoxe seraient invités à collaborer. Parmi les membres fondateurs figuraient Benjamin Constant dont l'Association de 1868 n'avait pas survécue, et Joaquim Ribeiro de Mendonça. R. Teixeira Mendes et Lemos étaient les seuls « littréistes ». Le 10 septembre 1878, O. Guimarães mourut. Après le départ de M. Lemos et R. Teixeira Mendes pour Paris et la mort de O. Guimarães, l'association changea de caractère. Elle devint nettement orthodoxe et prit le nom de Société positiviste de Rio de Janeiro. Le 5 septembre 1878, à l'occasion du 21e anniversaire de la mort d'Auguste Comte, l'association décida de s'affilier à la direction suprême de P. Laffitte. La première conséquence de cette nouvelle orientation fut l'élimination des deux littréistes absents : Michel Lemos et R. Teixeira Mendes.

Miguel Lemos a Paris. Sa conversion au positivisme religieux (d'E. Littré a Pierre Laffitte)

Arrivé à Paris, en novembre 1877 avec son ami, Miguel Lemos avait l'intention d'y poursuivre ses études. Il ne devait rapporter de Paris aucun parchemin, mais une impérieuse vocation apostolique. « Comme le grand saint Paul, écrit-il, moi humble étudiant, j'ai entendu sur le chemin de Damas cette voix de tous les rédempteurs : Mon fils, pourquoi me persécutes-tu ? »

La première visite de Lemos à Paris fut pour Littré. Sa déception a été immédiate. Au lieu d'un ardent chef d'école, il n'avait trouvé « qu'un patient chercheur de mots, sans enthousiasme, sans foi, entièrement absorbé par les minuties d'une érudition stérile ». Vers la fin de 1878, il entrait en relation avec les hôtes du « domicile sacré », 10, rue Monsieur-le-Prince, ancien appartement du Maître, centre des réunions des disciples orthodoxes de Comte. Lemos entreprit la lecture du *Système de politique positive.* Parmi les familiers de la rue Monsieur-le-Prince, Miguel Lemos rencontra le jeune Chilien Jorge Lagarrigue qui venait de se convertir à la Religion de l'Humanité. En contact avec de « vrais positivistes », Lemos put mieux connaître les circonstances qui avaient accompagné la rupture de Comte avec Littré. Il put prendre connaissance de nombreux inédits relatifs à Comte : Le *Testament* et ses annexes, les *Confessions annuelles,* la *Correspondance sacrée* avec Clotilde de Vaux. Lemos se sentait devenir un autre homme.

Une transformation aussi radicale ne pouvait rester sans effet. Le 4 juin 1879, Lemos écrivit à Joaquim Ribeiro de Mendonça, directeur de la Société positiviste de Rio. Il lui faisait part de son désir d'être admis dans la société où il se sentirait maintenant en pleine harmonie avec l'ensemble de ses membres. En octobre 1879, Lemos fut proposé pour l'admission « en raison de ses talents et de ses efforts approuvés en faveur de la sainte cause de notre Religion ». Dès que la nouvelle de la conversion de Lemos fut connue à Rio, elle impressionna vivement ses amis restés littréistes. Le plus intime, R. Teixeira Mendes était rentré à Rio peu de temps avant la décision de Lemos. Absorbé par ses études, il ne s'était pas donné le temps d'approcher les fidèles de la rue Monsieur-le-Prince. Cependant, sur les instances de Lemos, il avait entrepris l'étude du *Système de politique positive.* Vers la fin de septembre 1879, la Religion de l'Humanité comptait un disciple de plus. C'était un homme nouveau qui retournait au Brésil. Toutefois, R. Teixeira Mendes n'apporta pas immédiatlement son adhésion à la Société positiviste. Il ne pouvait lui pardonner son inactivité.

Miguel Lemos prit alors une initiative qui devait avoir d'importantes répercussions. Le deuxième centenaire de la mort de Camões approchait. La glorification des grands hommes n'était-elle pas l'expression la plus manifeste du culte sociolâtrique ? Lemos représenta à P. Laffitte qu'il serait très opportun de commémorer, au sein du groupe parisien, la mémoire de Camões et la grandeur des *Lusiades,* véritable synthèse occidentale. P. Laffitte accueillit l'idée avec enthousiasme. Il fut convenu que le 10 juin 1880, Lemos, avec une délégation dûment octroyée par Laffitte prononcerait, au siège sacré du positivisme, un discours sur Camões et la nation portugaise. Rio ne pouvait rester silencieux. Lemos pressa Teixeira Mendes d'organiser à Rio une commémoration brésilienne de Camões. Elle eut lieu le 10 juin 1880 en marge de la Société positiviste, mais avec une pompe et un éclat qui autorisaient tous les espoirs sociolâtriques.

Jusqu'au retour de Lemos (févr. 1881), la Société positiviste de Rio, sous l'impulsion de R. Teixeira Mendes et de ses amis régulièrement inscrits parmi les orthodoxes, donna les signes prometteurs d'un renouveau d'activité. Les trois années du séjour de Miguel Lemos à

Paris furent capitales pour sa formation et sa vocation. De 23 ans à 26 ans, il acquit une maturité « occidentale » dont le groupe positiviste de Rio avait déjà mesuré le dynamisme. Au cours d'une visite de Miguel Lemos à Pierre Laffitte, deux mois avant son départ pour le Brésil, celui-ci lui proposa de lui conférer le titre d'Aspirant au Sacerdoce de l'Humanité. Après quelques hésitations, Lemos fit connaître son acquiescement. Le Sacrement de la Destination lui fut conféré dans l'appartement sacré le 25 novembre 1880, jour de son anniversaire. Il avait 26 ans.

La campagne anti-esclavagiste

La question de l'esclavage figure au premier rang des problèmes qui préoccupaient les positivistes brésiliens.

Miguel Lemos identifiait « la question sociale au Brésil » au problème de l'esclavage. Il n'envisageait pas une abolition immédiate, mais cherchait une solution transitoire dans l'éducation des nouvelles générations d'enfants d'esclaves affranchis par l'effet de la loi du Ventre Libre de 1871. Au moment où Lemos exposait « le problème social brésilien » aux lecteurs de la *Revue occidentale*, R. Teixeira Mendes à Rio préparait ses *Apontamentos para a solução del problema social no Brasil* (*Notes pour une solution du problème social au Brésil*). Ces « notes », qui parurent d'abord dans la presse, allaient plus loin que les mesures proposées par Lemos pour la liquidation progressive de l'esclavage. R. Teixeira Mendes préconisait la suppression immédiate du régime esclavagiste, la fixation au sol de l'ancien travailleur esclave sous la direction de ses maîtres actuels, la suppression des châtiments corporels et de toute législation spéciale, la détermination du nombre d'heures de travail quotidien, le septième jour de la semaine restant réservé au repos, la création d'écoles d'instructions primaires entretenues dans les centres agricoles aux frais des grands propriétaires ruraux, la déduction d'une part des bénéfices pour l'établissement d'un salaire raisonnable au travailleur d'origine servile.

Le projet de R. Teixeira Mendes s'inspirait du livre de F.A. Brandão *A Escravatura no Brasil* (1865). Les considérations théoriques de Teixeira Mendes démarquaient celles de Comte. Il tentait une conciliation entre la condamnation formelle de l'esclavage et la nécessité de mesures transitoires avant d'arriver à l'extinction totale de l'esclavage. R. Teixeira Mendes eut le mérite de voir dans la condition servile et sa marginalisation un cas particulier du problème plus général de l'incorporation du travailleur dans la société moderne.

En 1884, Lemos dans sa brochure *O Positivismo e a escravidão moderne* (*Le Positivisme et l'esclavage moderne*) réédita les *Apontamentos* mais en rejetant la fixation au sol, même transitoire, de l'ex-esclave qui risquait de transformer l'actuel esclave en un serf attaché à la glèbe.

Les positivistes et le parti républicain

A peine débarqué, Miguel Lemos entra dans l'action. Joaquim Ribeiro de Mendonça, neveu de Joaquim Alberto Ribeiro de Men-

donça, un des trois du « groupe de Bruxelles » et le premier président de la Société positiviste de Rio souhaitant se démettre de ses fonctions. Souvent retenu dans sa « fazenda » de Jacarehy, il déplorait de ne pouvoir donner à la Société positiviste l'impulsion qui lui était nécessaire. Il estima que le jeune Lemos était en condition d'en exercer une présidence « plus systématique ». Il décida de le désigner lui-même comme son successeur « suivant les règles positivistes ». La transmission des pouvoirs eut lieu le 11 mai 1881. Informé de ce changement qu'il approuva, Pierre Laffitte conféra à Lemos le titre de « Directeur provisoire » du positivisme au Brésil.

Le nouveau président commença par rédiger des nouveaux statuts. Le président devait être le seul responsable de la vie du groupe. Il modifia l'appellation de la « Société positiviste » qui devint le « Centre positiviste brésilien ou l'Eglise positiviste brésilienne ». L'expression de « Centre » marquait bien la volonté de grouper tous les positivistes du Brésil autour de l'organisme de Rio.

Depuis le Manifeste républicain du 3 décembre 1870 l'opposition à l'Empire n'avait cessé de s'affirmer. Lors de la campagne électorale de 1881 le parti républicain décida de présenter un candidat, Quintino Bocayuva. Lemos demande que le Centre positiviste fût assimilé à un club républicain afin de pouvoir se rendre avec ses amis à l'assemblée générale du parti le 15 août 1881. A l'assemblée, Lemos proposa à Quintino Bocayuva d'inscrire au programme républicain une liste de réformes de première urgence destinées à préparer la séparation du spirituel et du temporel au Brésil. Le candidat républicain promit d'adopter une ligne de conduite s'inspirant des vœux du Centre positiviste. Le rapports des positivistes et de Quintino Bocayuva ne tardèrent pas à se dégrader. Lemos se décida à rendre, par voie de presse, la liberté de vote à ses coreligionnaires. Plus que le triomphe du parti républicain, Lemos souhaitait que l'empereur Pedro II consente à se libérer de la « fiction parlementariste » et exerce « le pouvoir personnel », en harmonie avec les suggestions positivistes.

Au début de 1881, la presse de Rio se fit l'écho d'un projet de fondation d'une université impériale. Miguel Lemos protesta immédiatement. Conformément aux conceptions de Comte, il estimait que les universités, après avoir été des foyers de liberté, constituaient un des plus grands obstacles à toute tentative de régénération mentale. Dans ce cas particulier, une institution universitaire au Brésil ne correspondait à aucune nécessité réelle. La fondation d'une université impériale aurait pour seul résultat d'encourager les prétentions « pédantocratiques » de la bourgeoisie. Le terme de « pédantocratie », affectionné par Comte (à la suite de Stuart Mill) a trouvé dans le vocabulaire de l'Apostolat un accueil particulièrement favorable.

Miguel Lemos chargea R. Teixeira Mendes de poursuivre l'offensive « antipédantocratique » par une série d'articles qui parurent dans la presse et furent édités en brochure par le Centre sous le titre de *A Universidade*. Résolument à contre-courant, R. Teixeira Mendes, au risque de paraître rétrograde, dénonçait, au nom de la liberté spirituelle et en fonction de la situation brésilienne concrète, la « mystification universitaire ».

Rupture avec P. Laffitte
L'épreuve du schisme

Les premières fissures ne tardèrent pas à apparaître dans le Centre positiviste de Rio. Le 3 décembre 1881, Lemos adressait à ses coreligionnaires une lettre circulaire leur demandant de contribuer à la fondation « d'un subside destiné à garantir l'indépendance et la dignité spirituelle du chef brésilien ». Un seul des membres du Centre refusa de s'associer à la proposition de Lemos, Alvaro de Oliveira qui démissionna. Deux autres démissions suivirent bientôt, celles de Benjamin Constant et de Luis Pereira Barreto. La question du « subside sacerdotal » soulevait le problème de l'indépendance du « spirituel » à l'égard du « temporel ». Pour que le chef du positivisme brésilien puisse intervenir efficacement, il fallait qu'il soit indépendant temporellement, c'est-à-dire qu'il ne reçoive son pain, ni de l'Etat, ni du capital industriel, autrement dit qu'il ne soit ni fonctionnaire, ni salarié. La question pouvait se poser pour tout positiviste « déclaré », inscrit à l'Apostolat. Lemos n'hésitait pas à la poser.

Au début de novembre 1882, Lemos mit au courant son chef spirituel, Pierre Laffitte, d'une discussion doctrinale qui s'était engagée entre lui et Joaquim Ribeiro de Mendonça. Il s'agissait de savoir si A. Comte avait formellement défendu aux positivistes d'occuper des places politiques pendant la phase inaugurale de la transition. J.R. de Mendonça soutenait que la défense n'existait pas. Lemos, par contre, pensait qu'il importait de préciser les conditions auxquelles tout positiviste devait satisfaire pour avoir le droit moral de se réclamer du Centre positiviste. Selon lui, ces conditions se réduisaient à deux : 1) Renoncer à toute ambition politique ; 2) Renoncer à toute possession d'esclaves, quelle qu'en soit l'origine, héritage, achat ou donation. Lemos consulta à nouveau Laffitte en précisant sa question : un positiviste peut-il être candidat à des postes dans le haut enseignement de l'Etat : faculté de médecine, de droit, etc. ? Le « successeur d'A. Comte » ne se hâta pas de répondre. Quand il se manifesta, ce fut pour dire à Lemos que sa « direction » lui semblait pécher par excès de rigueur.

Un grave incident vint accroître le trouble des esprits. Joaquim Ribeiro de Mendonça, propriétaire d'une plantation cultivée par ses esclaves avait fait insérer suivant l'usage, dans le *Jornal do commercio*, de Rio, une annonce promettant une prime de 200 milreis à qui ramènerait un de ses esclaves fugitif. Le Centre positiviste s'émut de l'attitude de J.R. de Mendonça. Lemos lui adressa une lettre de censure. J.R. de Mendonça riposta en démissionnant du Centre. P. Laffitte consulté à nouveau, se déroba sur le fond du problème, laissant entendre à Lemos qu'il s'était engagé dans une voie dangereuse. Lemos jugea sévèrement la lettre de Laffitte où il ne vit que « le galimatias d'un chef sans courage ». Disposé à admettre encore la direction générale de Laffitte, il réclamait l'autonomie doctrinale pour le groupe brésilien. Devant la carence de Laffitte, Lemos démissionna le 14 juillet 1883 de sa fonction de directeur du positivisme au Brésil et de son titre d'Aspirant au Sacerdoce de l'Humanité. Il restait président du Centre positiviste de Rio.

Le 8 septembre 1883, le jeune positiviste chilien Jorge Lagarrigue, de retour de Paris, passait par Rio pour rejoindre Santiago. J. Lagarrigue, lui-même Aspirant au Sacerdoce de l'Humanité, muni d'une délégation de Laffitte, administra le Sacrement de la Présentation aux enfants de Lemos et de Teixeira Mendes. De son côté, Miguel Lemos, bien qu'il ait lui-même renoncé à son titre d'Aspirant au Sacerdoce de l'Humanité, administra le Sacrement de la Présentation au fils du professeur Coelho Barreto au simple titre de président du Centre positiviste de Rio. Cet acte, pour Lemos, revêtait la signification symbolique d'une rupture religieuse avec Laffitte. Le principe de la succession apostolique était publiquement récusé avec une intention schismatique déclarée.

Au moment du départ de Lagarrigue pour le Chili, Lemos apprend de lui que P. Laffitte, bénéficiaire d'un héritage, était en procès avec des membres de sa famille pour la reconnaissance de l'intégralité de ses droits. Lemos décida alors de rompre totalement et définitivement avec Laffitte, coupable à ses yeux d'imposture pour avoir enfreint une prescription formelle de Comte. Lemos informa Laffitte de sa décision le 15 novembre 1883. Laffitte ne répondit pas. Le 3 décembre Lemos lançait une circulaire collective « à tous les vrais disciples » de Comte. Il n'y a plus de successeur autorisé de Comte, constatait Lemos. En attendant qu'il en surgisse un le Centre positiviste brésilien décidait de travailler, à ses risques et périls, au service du vrai positivisme.

De l'abolition de l'esclavage a l'aventure républicaine

Le 13 mai 1888, « l'infâme institution » a été abolie au Brésil par un décret de la princesse régente Isabelle. Jusqu'à la veille de l'abolition, les positivistes étaient intervenus. Ils ne furent certes pas les seuls à préconiser l'abolition inconditionnelle. Mais ils furent les seuls à justifier doctrinalement leur position et à proclamer que le problème de l'esclavage n'était qu'un aspect de celui, plus large, du prolétariat. Les positivistes brésiliens avaient toujours été sceptiques sur l'efficacité de toute action parlementaire pour résoudre le problème de l'esclavage. Ils plaçaient tout leur espoir dans l'initiative du pouvoir impérial. L'événement leur a donné raison. La loi d'émancipation inconditionnelle a été promulguée sur l'initiative directe de la princesse Isabelle, élevée à la régence en l'absence de l'empereur alors en voyage à l'étranger.

En octobre 1887, au club militaire, Benjamin Constant, dont les convictions positivistes étaient connues, avait demandé au président du club, le général Deodoro da Fonseca, que le club militaire fît une déclaration publique favorable à l'abolition. L'initiative de Benjamin Constant fut à l'origine d'une pétition à la princesse Isabelle lui demandant que l'armée ne soit pas utilisée pour la poursuite et la capture des esclaves fugitifs.

S'il est vrai que la devise « Ordre et Progrès » figure sur le drapeau brésilien depuis près d'un siècle, il n'est pas exact de dire que les positivistes « ont fondé » la République du Brésil. Le nombre des positivistes « déclarés » a toujours été infime. En 1889, avant l'avène-

ment de la République, il ne dépassait pas une centaine. En 1881, ils étaient 45. Ils ne constituaient pas un parti politique. Ils n'avaient participé en 1881 à l'assemblée générale du parti républicain qu'à la faveur d'une affiliation fictive au Club républicain. Ce rapprochement fut de très courte durée. Les positivistes étaient entièrement ignorants de la politique du parti républicain. Le groupe de Rio n'est pas intervenu directement dans la proclamation de la République, les positivistes ont été très surpris et se sont étonnés de ne pas avoir été préalablement informés.

Certes, ils avaient « vu venir la République ». Ils l'avaient annoncée comme on annonce « un phénomène astronomique », mais en principe seulement. La veille de la proclamation, ils ne croyaient pas qu'elle fût pour le lendemain. Ils lui apportèrent cependant une pleine adhésion, tout en précisant que s'ils avaient été consultés, ils n'auraient pas conseillé de passer si rapidement aux actes. Défenseurs passionnés de la « liberté spirituelle », ils applaudirent l'avènement d'un gouvernement discrétionnaire, mis en place par une mutinerie militaire sans que le peuple ait pris une part directe à la révolution. Le changement de régime put se faire sans effusion de sang précisément parce qu'il ne concernait que des militaires. Ce fut grâce à un positiviste « infidèle » et « incomplet » — au dire de l'Apostolat — : Benjamin Constant Bothelho de Magalhães, que le positivisme brésilien s'est trouvé, pendant peu de temps et comme malgré lui, en mesure de donner la preuve de son efficacité politique.

Si la relation des positivistes à la République est, apparemment au moins, assez paradoxale, la conjoncture économique et sociale explique la chute de l'Empire et par voie de conséquence, l'avènement de la République. La chute de l'Empire ne fut pas la conséquence de la proclamation de la République. C'est le contraire qui est vrai. La République n'a pu être proclamée que parce que l'Empire était, en fait, chancelant. L'Empire est tombé sous le choc d'une conjuration de militaires mécontents. Leur ressentiment rejoignait celui des grands propriétaires terriens brusquement dépossédés, sans indemnisation, de leur capital servile.

La République à laquelle ne pensaient qu'une minorité de libéraux et de doctrinaires semble avoir surgi toute prête. En fait, elle fut opportunément invoquée au moment où la désagrégation de la dynastie régnante laissait sans résistance le pouvoir vacant. Lorsque Benjamin Constant comprit que le soulèvement militaire était décidé à renverser le gouvernement — sinon l'empire —, il sut mettre à profit l'aspiration républicaine et conférer une signification politique à l'insurrection militaire. Il eut le mérite de fournir à l'armée, largement avancée sur la voie de la rébellion, l'alibi idéologique propre à transcender des mobiles qui, pour beaucoup, ne s'élevaient guère au-dessus de revendications de « classe », exacerbées par un esprit de corps exigeant et exclusif. La République des Etats-Unis du Brésil fut proclamée le 15 novembre 1889, sans effusion de sang.

Les positivistes de l'Apostolat ne se sentirent pas entièrement satisfaits. Sans le soulèvement militaire du 15 novembre, pensaient-ils, la monarchie se serait écroulée d'elle-même. Il eut suffi que l'Apostolat poursuive son irrésistible progression. Devant l'événement il fallait

faire face. La place des positivistes était moins aux côtés des promoteurs de la République qu'au milieu d'eux, afin de rappeler à chacun l'accomplissement de ses devoirs. Le 17 novembre 1889, Miguel Lemos et R. Teixeira Mendes portèrent à Benjamin Constant, ministre de la Guerre, pour qu'il la transmette au chef du gouvernement provisoire, le général Deodoro de Fonseca, une adresse de sympathie et d'entière adhésion. Lemos terminait son « adresse » au citoyen-président par les paroles suivantes : « Le chef monarchique est le principal responsable des difficultés politiques résultant du fait que le gouvernement actuel est émané des gouvernés au lieu de se rattacher au passé par les gouvernants [...]. Le gouvernement de la République doit s'identifier à la nouvelle phase dans laquelle entre notre patrie en adoptant pour devise « Ordre et Progrès » résumé de tout le programme républicain. »

Pour les positivistes de l'Apostolat le gouvernement provisoire n'était pas encore « la dictature républicaine », mais seulement sa possibilité. Dans une véritable dictature républicaine le pouvoir doit s'instaurer « d'en haut » en s'appuyant sur l'opinion, éclairé à la lumière des données positives. La devise « Ordre et Progrès » que les positivistes souhaitaient de voir inscrite sur le drapeau national constituait, en fait, un rappel et un avertissement. Le seul ordre légitime dans une société politique n'est pas l'ordre démocratique qui vient d'en bas, mais l'ordre positif qui vient d'en haut, un ordre démontrable fondé sur la compétence scientifique et l'autorité morale. La devise « Ordre et Progrès » devait rappeler au gouvernement provisoire qu'il avait pour vocation primordiale de fonder la dictature républicaine, seule compatibile avec l'ordre positif. Le « chef monarchique », c'est-à-dire l'empereur déchu, portait la responsabilité d'un libéralisme bâtard d'inspiration démocratique qui restait à abattre. « Ordre et Progrès » ne consacrait pas une victoire, mais rappelait l'exigence de l'idéal positif. Loin d'avaliser le pouvoir républicain naissant, « Ordre et Progrès » signifiait aux « fondateurs » de la République que tout restait à faire pour donner à la République son véritable fondement.

Les grands jours de l'efficacité positiviste.

Pendant deux mois et demi, du 15 novembre 1889 au 11 janvier 1890, date de la démission de Demetrio Ribeiro, ministre de l'Agriculture et positiviste riograndense, l'Apostolat exerça une influence considérable, mais toujours indirecte sur le gouvernement provisoire.

Au cours d'une seconde période, du 1er février 1890 au 24 février 1891, date de la promulgation de la Constitution nationale, l'Apostolat a fait porter son action sur les rédacteurs de la Constitution au sein même de la Constituante. Deux jours après l'adresse des positivistes au général Deodoro, chef du gouvernement, un décret parut au *Journal officiel* instituant le drapeau, les armes et le sceau de la République. La devise « Ordre et Progrès » se déployait en travers d'une sphère bleue céleste sur un losange jaune d'or et un champ vert. Le nouvel emblème avait été conçu par l'Apostolat. Le modèle était dû à Decio Villares, peintre et positiviste.

Les positivistes avaient hâte de voir la révolution républicaine s'engager dans la voie constructive des réformes de structure. Le 21 novembre 1889 ils jugèrent opportun de publier quelques « Indications urgentes » à l'intention du gouvernement. Il s'agissait d'un rappel impératif des conditions hors desquelles il n'était pas possible au gouvernement provisoire de faire œuvre utile :

1) La dictature républicaine doit être maintenue avec un caractère définitif.

2) L'actuel gouvernement républicain doit prendre sur lui d'élaborer, avec le concours de personnalités compétentes, un projet de constitution.

3) Ce projet sera soumis à l'appréciation populaire avec une discussion libre et étendue.

4) La Constitution devra combiner le principe de la dictature républicaine avec la plus ample liberté spirituelle. La dictature républicaine est assurée par l'intégration de la capacité législative au pouvoir exécutif. La liberté spirituelle est caractérisée par la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la suppression de l'enseignement officiel, sauf l'enseignement primaire, et par la liberté complète des professions, tous les privilèges attachés aux diplômes scientifiques et techniques étant supprimés.

5) Une seule Chambre générale, issue de l'élection populaire, sera chargée d'organiser le budget et de contrôler l'emploi des fonds publics.

La séparation de l'Eglise et de l'Etat fut votée à l'unanimité par le gouvernement provisoire le 7 janvier 1890. Le projet adopté ne fut pas celui du positiviste Demetrio Ribeiro, mais celui de Ruy Barbosa, libéral enclin à ménager les intérêts de l'Eglise. Demetrio Ribeiro démissionna le 11 janvier 1890. Sa retraite marque la fin de l'action positiviste au sein du gouvernement provisoire.

Quand l'Apostolat comprit qu'il ne pouvait attendre du gouvernement provisoire une politique directement inspirée des principes de Comte, il s'appliqua à préserver l'avenir constitutionnel de toute grave déviation, soit « démocratique », et tendant à consacrer l'illusion métaphysique de la souveraineté populaire, soit « régaliste » et visant à confondre les deux pouvoirs législatif et exécutif sous le couvert d'un gouvernement centralisé analogue à celui de l'empire. Une Constituante fut élue au second degré le 15 septembre 1890. Elle se réunit le 15 novembre 1890 et nomma le 3 décembre une commission extérieure au gouvernement provisoire, chargée d'élaborer un projet de constitution qui devait être soumis à la Constituante. La commission élabora trois projets, bientôt réduits à un seul après les révisions et les corrections de Ruy Barbosa.

On pouvait prévoir que la constitution à laquelle la Constituante donnerait son accord n'aurait guère de rapport avec celle que souhaitaient les positivistes. Décidés d'intervenir jusqu'à la fin, ils présentèrent directement au public dans une brochure les *Bases d'une constitution politique dictatoriale fédérative pour la République brésilienne* (31 janvier 1891). Les positivistes insistaient sur le principe fédératif, qui remontait selon eux aux premiers temps de l'indépendance, à l'acte additionnel de 1834. Le principe dictatorial était également rappelé

et précisé. Le dictateur n'exerçait pas un pouvoir tyrannique et arbitraire. Il n'était que l'organe d'une autorité subordonnée à des règles, mais non constamment mise en question par le jeu parlementaire. Le dictateur devait se subordonner aux garanties de l'Ordre et du Progrès : le principe de la liberté spirituelle et l'idée fédérative.

La constitution fut promulguée le 24 février 1891. Elle devait rester en vigueur jusqu'en octobre 1930. Il n'est pas exact de dire que la Constitution brésilienne de 1891 est « positiviste ». La structure juridique et institutionnelle de la Constitution de 1891 n'a aucun rapport avec la « dictature républicaine » préconisée par Comte pour la « période de transition », préliminaire à l'état normal. Ce constat d'hétérogénéité foncière entre la Constitution de 1891 et celle qui était souhaitée par les positivistes, ne doit pas cependant porter à ignorer les nombreuses traces d'interférences positivistes dans la constitution. On doit mentionner les amendements suivants, présentés par l'Apostolat ou leurs interprètes et adoptés par la Constituante : l'éligibilité civile reconnue aux membres du clergé, le retour aux Etats des terres en friche, la liberté laissée aux Etats d'organiser leurs municipes suivant leur législation propre, la non-expulsion des jésuites et le droit d'instituer de nouveaux couvents, la suppression des titres honorifiques et des décorations, l'obligation de recourir à l'arbitrage avant toute déclaration de guerre, la prohibition de l'anonymat dans la presse, le volontariat comme mode de recrutement principal de l'armée, la reconnaissance de l'objection de conscience avec la perte des droits civils comme conséquence.

La plupart de ces amandements sont inspirés par le principe de la liberté spirituelle. Plusieurs prennent la défense du clergé et des ordres religieux au nom même de la liberté spirituelle. Le paradoxe de la position politique des positivistes brésiliens est d'avoir lutté pour une république qui fut dictatoriale sans être autoritaire ou tyrannique, et libertaire sans être libérale, ni démocratique et encore moins anarchique. Ils restaient sur ce point comme sur bien d'autres entièrement fidèles aux enseignements de Comte.

Les expressions littéraires du positivisme brésilien

La présence du positivisme dans l'œuvre de nombreux littérateurs brésiliens — et non des moindres — témoigne de ce positivisme « diffus » dont on peut se demander s'il ne constitue pas l'aspect le plus curieux du phénomène positiviste au Brésil. Ce n'est pas à dire qu'en deçà du positivisme « diffus » certains positivistes « déclarés » n'aient pas ambitionné de faire œuvre littéraire, en tant que positivistes.

La recension des écrivains brésiliens qui, depuis la République jusqu'à nos jours, se sont référés au positivisme en relation avec le Brésil, soit pour souligner son importance et rendre hommage à la sincérité et à la probité de ses adeptes, soit pour déplorer leur sectarisme et leur intransigeance, soit encore pour combattre les principes même de l'idéologie positiviste, ferait à elle seule l'objet d'une recherche significative. Ivan Lins dans sa remarquable *Historia do positivismo no Brasil* (1967) s'est attaché, non sans le risque d'une certaine profu-

sion dispersive, à donner une idée aussi complète que possible des traces individualisées du positivisme au Brésil. Leur nombre et leur variété sont impressionnants, spécialement dans les divers Etats du Brésil.

Pour ne parler que des plus marquants, citons les deux Verissimo, José du Para et Erico du Rio Grande do Sul. José Verissimo (1857-1916), historien de la littérature brésilienne et critique littéraire, avait connu le positivisme en 1874 à l'Ecole Polytechnique de Rio de Janeiro. Il avait suivi à Rio les conférences de Lemos et de R. Teixeira Mendes. Bien qu'il n'ait jamais adhéré à l'Apostolat, la plupart de ses travaux sont marqués par l'intérêt qu'il portait à Comte et au positivisme. Erico Verissimo du Rio Grande do Sul, romancier de grand talent, décédé en 1976, retrace dans un livre de souvenirs *O tempo e o vento* l'ambiance positiviste dans le Rio Grande do Sul à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci. Il faut au moins mentionner, parmi les écrivains touchés à des degrés divers par le positivisme, les grands noms de Machado de Assis, Lima Barreto, João do Rio, Silvio Romero, l'auteur de *Doctrina contra Doctrina*, qui oppose avec véhémence Spencer à Comte, le poète Vicente de Cavalho, le célèbre Euclides da Cunha, dont l'œuvre maîtresse *Os Sertaoes* (1902), met à profit les principes de la sociologie de Comte pour analyser la résistance des « Canudos » et la personnalité de leur chef charismatique Antonio-le-Conseiller. Sans être un positiviste « déclaré », Euclides da Cunha a écrit un grand livre en appliquant à un reportage épisodique une attitude interprétative directement inspirée de Comte. Il faudrait nommer encore parmi beaucoup d'autres, l'anthropologue Roquette Pinto, l'écrivain Gilberto Amado qui dans ses *Mémoires* raconte comment il a été amené à lire Pascal en découvrant chez Comte la doctrine de « L'amour pour base... ». Chacun de ces « cas » mériterait une étude spéciale. Comte a été senti et vécu différemment au Para, au Maranhão, au Rio Grande do Sul et à Rio de Janeiro.

Parmi les œuvres littéraires brésiliennes directement inspirées par le positivisme et délibérément élaborées dans le sillage idéologique de Comte, il faut signaler celle de Martins Junior et celle de Martins Fontes. Malheureusement Martins Junior n'avait aucun talent poétique. Cependant sa théorie positiviste de la poésie scientifique trouva un écho au Rio Grande do Sul avec Damasceno Vieira qui publia à Porto Alegre en 1885 *A musa moderna*. D. Vieira voulait être un poète de son temps, « s'identifier aux aspirations du siècle, à ses idées philosophiques, à son gigantesque élan vers le progrès, à sa passion de la liberté »... Les doctrinaires brésiliens de la poésie scientifique se réclamaient à bon droit de Comte qui écrivait au dernier tome du *Cours :* « C'est donc à chanter les progrès de l'homme, sa conquête de la nature, les merveilles de la sociabilité que le vrai génie esthétique trouvera surtout désormais, sa source féconde d'inspiration neuve et puissante ». Martins Fontes de l'Etat de São Paulo appartient à une génération plus proche. Il connut le positivisme dès son enfance à Rio où il suivit les conférences de M. Lemos et R. Teixeira Mendes. Il mourut en 1937 à Santos. Il avait écrit *Le chant d'Ariel* et préparait un recueil de poèmes qu'il comptait publier sous le titre « Nos jardins

d'Auguste Comte ». Une partie parut en 1938. Il avait commencé une transposition poétique du *Calendrier positiviste.*

Le rapprochement du romantisme et du positivisme brésiliens peut paraître à première vue relever d'une juxtaposition arbitraire. En termes classiques « d'influences » on ne voit pas comment le « romantisme » brésilien aurait pu agir sur le positivisme au Brésil et réciproquement. La chronologie ne s'y prête pas.

Le romantisme au Brésil se situe entre 1808 et 1856 en comprenant dans cette période la phase dite pré-romantique (voir *A literatura no Brasil,* sous la direction d'Afranio Coutinho, vol. II, p. 18). Par ailleurs, les premiers indices du cheminement positiviste au Brésil datent des alentours de 1850. Le positivisme militant ne se développe qu'après 1870 sur une base numérique très restreinte. Les visées sont bien différentes : le romantisme, au Brésil comme ailleurs, s'est manifesté par une mutation de la sensibilité esthétique et de l'expression verbale avec un renouvellement de la conscience de soi, individuelle et collective. Le positivisme est un projet politique et social en liaison avec une conception du savoir et de l'avenir humain.

Cependant le rapprochement du romantisme et du positivisme au Brésil n'est pas une aberration comparatiste. Il s'agit moins d'influence ou d'emprunts que d'analogie et même de continuité fonctionnelle. José Verissimo écrivait en 1910 dans *Homens e causas estrangeiras* : « Le romantisme, mouvement littéraire, sentimental et religieux avec Chateaubriand est devenu humain et révolutionnaire avec Hugo, Quinet et Michelet, et enfin réaliste et scientifique, positiviste avec Comte, Taine et Renan » (p. 92). José Verissimo transpose pour la France le schéma d'une continuité qu'il sentait pour le Brésil. C'est en termes de continuité et non d'influences que doit être posée la question des rapports du romantisme et du positivisme au Brésil. Des deux côtés, nous avons un « mouvement » social — les critiques brésiliens parlent toujours du romantisme au Brésil comme « mouvement » et non comme école littéraire. D'un côté, ce mouvement s'est manifesté sur le plan de la sensibilité esthétique et du langage, de l'autre, il se situe au niveau idéologique, politique et social. A première vue, le mouvement romantique est le plus important, au moins d'un point de vue extensif, mais sa relève a été plus rapide, parce que tributaire du langage et de la fugacité de l'expression affective ; par contre, le positivisme, sans consistance numérique, a fait preuve d'une étonnante aptitude à une prégnance de longue durée. Tout s'est passé comme si l'explosion romantique avait préparé la voie à la pénétration positiviste et à la prise de conscience d'autonomie nationale que le positivisme a renforcé et cultivé à la faveur de l'incident républicain et en fonction de l'idéologie sociolâtrique, propre à la pratique cultuelle maintenue par l'Apostolat. La prise de conscience nationale brésilienne est incontestablement passée par le romantisme. Le positivisme, sans y prétendre, a pris la relève de la « révolution » romantique — c'est bien comme « révolution » que le romantisme a été senti sur le plan politique et social. La filiation fonctionnelle des deux mouvements apparaît nettement par la confrontation des caractères du romantisme brésilien avec quelques dominantes du positivisme au Brésil.

L'essor du romantisme brésilien a suivi l'indépendance du Brésil (1822). Il se confond avec l'éveil de la conscience nationale. Romantisme et nationalisme vont de pair. Le mouvement positiviste a servi la propagande républicaine sans s'identifier entièrement à ses thèmes. En participant de très près à l'installation républicaine, les positivistes ont fait corps avec l'expression la plus symbolique du sentiment de la patrie, à savoir l'emblème national. L'avènement de la République et la chute de l'empire ont été vécues par les positivistes comme une résurgence historique de l'Indépendance de 1822. C'est le patriarche, José Bonifacio de Andrade e Silva, un des pionniers du pré-romantisme, que les positivistes invoquent pour justifier leur attachement au principe fédéraliste, condition de la « liberté spirituelle ».

L'indianisme, illustré par Gonçalves Dias et José de Alencar est un des traits les plus caractéristiques du romantisme brésilien. Comment ne pas évoquer, à ce propos, le constant souci de l'Apostolat positiviste de rappeler les droits de l'indigène et l'urgence de travailler à son « incorporation sociale ». Toute l'œuvre de Rondon, positiviste « déclaré » est animée par un indianisme pratique. Si le sentimentalisme est, à la fois, au dire d'Afriano Coutinho, « bien brésilien et bien romantique » il revient au positivisme brésilien d'avoir inlassablement proclamé la devise fondamentale de Comte « L'Amour pour base... ». L'accueil affectif des positivistes brésiliens pour l'image et la personne de Clotilde de Vaux, la sympathie compréhensive avec laquelle est évoqué au Brésil le drame affectif de « l'année sans pareille » et son issue fatale, s'insère sur un fond de romantisme dont s'accommodait parfaitement la sensibilité positiviste, puisqu'elle en émanait.

Entre le romantisme et le positivisme brésiliens il y a plus que des « influences ». Il y a une analogie de signification culturelle et sociale qui invite à interpréter ces deux mouvements comme deux phases complémentaires dans la formation de la conscience nationale brésilienne.

La correspondance fonctionnelle entre le romantisme et le positivisme brésiliens porte à reconsidérer la nature même du positivisme comtien. Ne serait-il pas lui-même un romantisme ? Les grandes admirations littéraires de Comte vont à des romantiques — non français, il faut en convenir — Byron, W. Scott, Manzoni. Sa sensibilité est romantique : « L'Amour pour base... » Son style sans doute ne l'est pas. Son romantisme n'est pas d'expression, mais de sentiment. Il reconnaît « l'évidente insuffisance du système classique », mais tient « les prétendus novateurs », « surtout en France », pour des fauteurs de « dévergondage esthétique ». Le romantisme de Comte ne peut apparaître que si sa personne et son œuvre sont acceptés dans leur intégralité. Le grand mérite des positivistes brésiliens — et pas seulement ceux de l'Apostolat — est d'avoir saisi Comte dans toute la richesse de sa personne et de sa pensée ? En situation brésilienne, le positivisme de Comte retrouve certaines dimensions fondamentales qu'une décantation scientiste avait estompées en France dans le milieu même qui l'avait formé et dépouillé à la fois.

PERMANENCE DU POSITIVISME BRÉSILIEN

Ce serait une erreur de penser que le positivisme au Brésil s'achève avec le moment où la Constitution de 1891 est entrée en vigueur. Le combat de l'Apostolat pour la République, le rôle de premier plan joué par Benjamin Constant dans l'avènement du nouveau régime et le crédit politique dont semblaient disposer les responsables du Centre positiviste, valurent aux positivistes de Rio un prestige auquel ils n'étaient pas habitués.

Le positivisme des provinces — devenues « Etats » — trouva dans la confirmation du fédéralisme l'occasion de prendre ses distances à l'égard du groupe apostolique de Rio et par suite de consolider ses implantations régionales. Retranché dans son rôle de guide et de conseiller spirituel, l'Apostolat poursuivit sa double mission politique et didactique. S'il tendait à s'isoler par son intégrisme, il restait un lieu symbolique par la persistance visible de l'Eglise et du culte hebdomadaire. Les positivistes du Temple de l'Humanité se distinguaient par une certaine austérité d'allure et une vigilance toujours en éveil pour intervenir au moyen de feuillets, de brochures et de publications diverses à l'occasion de toutes les circonstances de la vie publique.

Au nombre des interventions les plus véhémentes, on doit signaler celles du Dr Joaquim Bagueira Leal et de R. Teixeira Mendes en 1901 et 1904, contre le « despotisme sanitaire » et la vaccine obligatoire. C'est au nom de la « liberté spirituelle » et contre les usurpations du « pouvoir temporel » que les positivistes dénoncèrent le recours à la contrainte légale pour la prophylaxie des individus. Leur campagne tenace leur a valu l'imputation d'obscurantisme rétrograde. De nos jours ils seraient à la pointe de la contestation antibureaucratique et alerteraient l'opinion devant les menaces du « pouvoir médical ».

Au crédit de la diffusion du positivisme on doit signaler l'importance et le retentissement de certaines initiatives sociales dues à des positivistes « déclarés », mais entreprises indépendamment de l'Apostolat. Ce fut le cas du général Rondon et de son action en faveur des indiens du Brésil. La grande entreprise de Rondon, si lamentablement dégénérée au cours des dernières années, constitue un très bel exemple de positivisme humanitaire et social, directement inspiré par des convictions positivistes. Affilié à l'Eglise et à l'Apostolat positiviste du Brésil, dès 1892, Candida Mariano Rondon démissionna de son poste de professeur adjoint d'astronomie et de répétiteur de mécanique rationnelle à l'Ecole militaire de Rio, conformément à la doctrine de la « liberté spirituelle » suivant laquelle les adeptes de l'Eglise positiviste ne pouvaient solliciter ou accepter des fonctions d'enseignement supérieur dépendant de l'Etat. Engagé par le Service de protection des frontières et des lignes téléphoniques, Rondon fut amené à voyager à l'intérieur du Brésil et à prendre contact avec les populations indigènes. Il était lui-même, par sa mère, d'origine indienne. En 1910, il fut chargé, par le gouvernement, d'organiser le Service de protection des Indiens. Son action, inspirée des conceptions de Comte sur l'intégration sociale des indigènes par une approche non violente et exclusivement spirituelle fut placée par lui-même sous la devise : « Mourir,

s'il le faut, ne tuer jamais ». L'action de Rondon a été marginale par rapport à l'Apostolat, sans qu'il s'en soit jamais détaché.

Les indices abondent jusqu'à nos jours de la fidélité brésilienne à l'égard du positivisme et de Comte. On peut mentionner, entre autres, le récent Colloque de Curitiba (Parana) au début de septembre 1978, où, sur l'initiative du professeur David Carneiro, se sont réunis l'ensemble des positivistes brésiliens, dans le cadre de la chapelle et du musée positivistes fondés par D. Carneiro.

Par ailleurs, sous le patronage et dans les locaux de l'U.N.E.S.C.O., sur l'initiative de l'ambassadeur Paul E. Berredo Carneiro, directeur de la Maison d'Auguste Comte à Paris, les 12 et 13 juin 1978 eut lieu un colloque sur le Pouvoir spirituel de l'avenir vu par A. Comte. L'ambassadeur Paulo Carneiro, brésilien et positiviste, consacre une grande partie de son activité à une nouvelle édition de la correspondance de Comte et à l'animation de la Maison d'Auguste Comte comme centre d'études et de recherche.

Non seulement la France doit au Brésil d'avoir conservé de Comte l'image la plus fidèle à sa personne et à son œuvre, mais encore d'avoir su préserver, avec une intelligente piété, sur les lieux mêmes où vécut et mourut Comte, un inestimable patrimoine de manuscrits et de documents dont on se demande ce qu'il en serait advenu s'il avait été abandonné à l'ignorante désaffection des contempteurs d'un des plus grands esprits de la pensée moderne.

S'il était nécessaire d'invoquer un autre témoignage de la fidélité brésilienne aux suggestions de l'œuvre scientifique de Comte, cette fois-ci dans un domaine imprévu, il faudrait mentionner les recherches du Dr Annibal Silveira, professeur de psychiatrie à l'Université de São Paulo et de son groupe, sur la théorie cérébrale de Comte dans ses rapports avec la structure de la personnalité et la détermination du diagnostic en psychopathologie.

On a parlé à la suite d'Ivan Lins (voir dans *Historia do positivismo no Brasil*, p. 503), de crypto-positivistes et de positivisme « diffus ». La première expression désignerait les positivistes brésiliens, touchés à des degrés divers par le positivisme, mais désireux de se démarquer par rapport aux positivistes de l'Apostolat, dont ils ne peuvent pas accepter l'intransigeance et le dogmatisme autoritaire. La seconde expression — toujours dans le vocabulaire d'Ivan Lins, porterait sur la période de pénétration du positivisme au Brésil antérieure à la fondation de l'Apostolat (1881). Depuis 1850 environ, le positivisme avait pénétré à la Faculté de médecine de Bahia, puis à l'Ecole militaire. Ce fut le temps d'initiation de Benjamin Constant et de sa profession de foi toute personnelle pendant la guerre du Paraguay. Ce « climat » d'accueil favorable au positivisme correspondrait au positivisme « diffus ».

Il ne semble pas que l'expression de positivisme « diffus » puisse convenir au positivisme sporadique de la période pré-apostolique. L'expression de positivisme « diffus » serait plus appropriée à cette espèce d'imprégnation latente qu'on peut constater au Brésil jusqu'à une époque relativement récente. Les formulaires de recensement nationaux mentionnaient encore en 1940 dans la rubrique d'apparte-

nance religieuse, l'appellation de « positiviste » à côté de celle de « spirite ». Le nombre des personnes qui se réclamaient de la dénomination de « positiviste » était sans rapport numérique avec le nombre des adeptes déclarés de l'Eglise positiviste de Rio ou de Curitiba au Parana.

Si on voulait pousser plus loin l'analyse du « positivisme diffus » on pourrait peut-être parler d'une certaine prégnance au sens strict où l'entendent les théoriciens de la forme qui désignent par ce terme : « la stabilité et la fréquence d'une organisation psychologique privilégiée, parmi toutes celles qui sont possibles » (Wertheimer). La mentalité de certains milieux culturels brésiliens — à tous les niveaux — est encore marquée par des structures dynamiques préférentielles d'origine positiviste. Une étude des prénoms — notamment ceux de Clotilde et d'Héloïse — pourrait à cet égard être significative. Quoi qu'il en soit le positivisme « diffus » correspond à un phénomène de latence sociologique très différent de la pénétration idéologique au Brésil des conceptions scientifiques et philosophiques de Comte dans la deuxième moitié du XIX[e] siècle.

***

Nous savons peu de chose de la vie et de la mort, qu'il s'agisse d'hommes ou d'idées. L'histoire des idées a l'avantage de proposer à notre recherche la prospection d'univers pré ou postconceptuels qu'il importe de préserver du cimetière des sondages, des inventaires, des catalogues, des manuels et des musées. Le folklore idéologique ne peut satisfaire que les analphabètes de l'idée. Pour savoir ce que sont les idées, il faut les regarder vivre et les hommes qui les vivent. C'est la première démarche d'une recherche qui n'est pas prête d'aboutir.

Paul ARBOUSSE BASTIDE.